Les « teintures de l'Inde » : les textiles sud-asiatiques dans la Bible

“India’s Dyed Colors”: South Asian Textiles and the Bible

Blake Smith

Françoise Jaouën (éd.)

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/6315>

DOI : 10.4000/perspective.6315

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 149-154

ISBN : 978-2-917902-31-8

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Blake Smith, « Les « teintures de l'Inde » : les textiles sud-asiatiques dans la Bible », *Perspective* [En ligne], 1 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/6315> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.6315>

Les « teintures de l'Inde » : les textiles sud-asiatiques dans la Bible

Blake Smith

De l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle, l'Asie du Sud a été le centre de la production textile mondiale. Elle était notamment réputée pour ses cotonnades teintées, dont l'Europe a appris l'existence grâce à diverses chroniques grecques relatant l'expédition d'Alexandre le Grand au-delà de l'Indus (326 av. notre ère). C'est à partir de ce corpus aujourd'hui disparu que la rumeur des textiles « multicolores » s'est transmise au canon des textes latins familiers aux classes éduquées du monde romain et post-romain par le biais de l'*Histoire naturelle*¹ de Pline l'Ancien (23-79). Au cours des I^{er} et II^e siècles, le commerce entre Rome et l'Asie du Sud est à son apogée, et de vastes flottes de navires franchissent la distance entre la mer Rouge et les ports de l'Asie du Sud actuelle, transportant essentiellement de la monnaie² (fig. 1a-b). Les textiles sud-asiatiques, ainsi que les épices et les substances aromatiques, sont très prisés des élites romaines, mais aussi dénoncés par les moralistes conservateurs, puis par les théologiens chrétiens, qui y voient un luxe frivole. Après la crise du III^e siècle provoquée par les invasions germaniques et les rébellions provinciales qui sapent l'autorité impériale alors que l'inflation fragilise l'économie romaine, les échanges commerciaux avec l'Inde diminuent. Au VII^e siècle, à la fin de la période romaine, les conquêtes arabes provoquent un bouleversement plus grave encore en coupant l'Europe de la route commerciale de la mer Rouge reliant la Méditerranée à l'Asie du Sud, ainsi que de la voie terrestre connue sous le nom de Route de la soie, mettant ainsi fin aux importations

1a-b. Aureus de la Rome impériale découvert en Inde, Londres, The British Museum.

européennes de produits sud-asiatiques pendant dix siècles. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle, lorsque de nouvelles routes sont découvertes par le contournement du continent africain que l'Occident redécouvre les textiles du sous-continent, dont l'importation massive relance l'intérêt pour l'exotisme des tissus teints sud-asiatiques, et ravive l'anxiété des moralistes concernant les articles de luxe étrangers³.

Malheureusement pour les chercheurs s'intéressant à l'art et à la culture matérielle, il reste peu de traces archéologiques du commerce des textiles entre l'Asie du Sud et l'Europe, hormis les fragments conservés dans les entrepôts de la Route de la soie (fig. 2), ce qui donne plus de poids

2. Fragment de tissu de laine tissée à motifs, provenant de Loulan, v. 200-400, Londres, Victoria and Albert Museum, Stein Textile Loan Collection, prêt du gouvernement de l'Inde et de l'Archeological Survey of India.

encore aux documents écrits. Ces textes sont toutefois problématiques, car les auteurs de l'Antiquité gréco-romaine semblent avoir des notions très confuses sur l'origine et la composition des textiles importés. Une partie des étoffes du sous-continent arrivant dans le monde romain était de la soie exportée de Chine vers l'Asie du Sud ; le reste se composait essentiellement de cotonnade teinte, le tissu privilégié pour la confection de vêtements dans la région. Or l'Inde et la Chine sont régulièrement confondues dans les textes des auteurs romains qui, pour la plupart, pensent que la soie provient d'Asie du Sud. De surcroît, le coton, substance exotique, est confondu avec le lin, fibre plus familière, ou avec d'autres matières, ce qui explique que les textiles importés d'Asie du Sud ne sont pas toujours désignés sous le terme de coton⁴.

Maxine Berg et Prasannan Parthasarathi, entre autres, ont démontré le rôle crucial qu'ont joué les cotonnades sud-asiatiques dans le développement de la culture de consommation et de la révolution industrielle en Europe au XVIII^e siècle. Ces produits occupaient également une place importante dans l'Antiquité gréco-romaine, même s'il est plus difficile de retracer les flux de tel ou tel textile entre l'Asie du Sud et la Méditerranée en raison du flou entretenu par les sources antiques concernant les types d'étoffes concernées par ces échanges⁵. Cette confusion nous fournit pourtant un éclairage sur l'importance des produits importés du sous-continent. À cet égard, l'un des plus grands textes de l'histoire européenne, à savoir la Bible latine, souligne la beauté des étoffes teintées d'Asie (probablement des cotonnades) dans un passage qui sera source de nombreux commentaires et inspirera la politique de l'Église pendant toute la période allant de la fin de l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Âge. À cette époque, les produits en provenance du sous-continent sont rares en Europe, et les notions d'origine et de composition sont toujours aussi vagues. Malgré tout, ces étoffes resteront pendant des siècles une des pierres de touche de la pensée européenne par le biais de cette citation biblique⁶.

La Bible fait fréquemment référence aux tissus, depuis la tunique multicolore de Joseph, jusqu'à l'ourlet du manteau de Jésus. On a montré que les vêtements et les étoffes de divers types sont, dans l'Ancien Testament, des vecteurs de puissance surnaturelle et des symboles du divin⁷. On a également cherché à savoir ce que la Bible

peut nous apprendre sur les comportements et les pratiques concernant les textiles dans le Proche-Orient de l'Antiquité⁸. On s'est en outre penché sur les commentaires des textes sacrés à propos des diverses teintures et pigments, notamment ceux utilisés pour la coloration des textiles⁹. Les artisans, de leur côté, s'inspirent des histoires bibliques évoquant les textiles pour la création de tapisseries et de vêtements, et celle de la tunique offerte à Joseph est un sujet particulièrement prisé des tisserands chrétiens de la fin de l'Antiquité¹⁰. La Bible témoigne des réalités de la production textile et des attitudes les concernant, et les textes sacrés influent à leur tour sur les normes, les usages et la perception des tissus. De manière détournée, la consommation romaine de textiles sud-asiatiques influe également sur la traduction latine de la Bible et, réciproquement, la traduction latine influe sur la pensée chrétienne concernant les textiles, de la fin de l'Antiquité jusqu'à la période médiévale et le début de l'ère moderne.

Dans sa traduction en latin de l'Ancien Testament et des Évangiles (la Vulgate), saint Jérôme (347-420) a commis une erreur que peu d'historiens ont commentée, erreur emblématique de la présence visible des textiles sud-asiatiques dans le monde romain, ainsi que de la difficulté que les Romains avaient à faire la distinction entre différents produits exotiques et différents points d'origine. La Vulgate est restée le point de référence scriptural pendant des siècles. Dans la version qu'il donne du Livre de Job, saint Jérôme, se méprenant sur une formule en hébreu qu'il ne connaît pas (chapitre XXVIII, verset 16), insère une référence aux « teintures de l'Inde » (« tinctis Indiae coloribus ») dans une liste d'articles de luxe qui, aussi précieux soient-ils, ne peuvent rivaliser avec la sagesse de Dieu. La source d'origine ne fait aucune référence au sous-continent. Le texte hébreu évoque « l'or d'Ophir », une région parfois identifiée (à l'époque comme aujourd'hui) avec l'Asie du Sud, mais plus généralement avec la côte sud-est de l'Afrique, comme le montre une enquête du XVIII^e siècle sur la localisation d'Ophir (fig. 3). En transformant Ophir en Inde, l'erreur de Jérôme atteste de la présence de textiles teints sud-asiatiques dans le monde méditerranéen à l'époque paléochrétienne¹¹.

Membre éduqué du monde romain, Jérôme connaît les faits et les légendes concernant l'Asie du Sud grâce aux textes de Pline et d'autres auteurs. Dans sa correspondance et ses commentaires de la

Bible, il décrit une région de merveilles regorgeant de pierres précieuses et de monstres étranges¹² (voir ses lettres, 1, 15). Plus prosaïquement, il connaît également l'existence de certaines pratiques religieuses telles que l'immolation des veuves (*sati*), et il fait nommément référence au Bouddha dans son traité *Contre Jovinien*¹³ (1, 42). Outre ces connaissances ou pseudo-connaissances transmises notamment par Pline, il existe des textes de plus en plus nombreux sur deux saints, Barthélémy et Thomas, dont on dit qu'ils ont été chargés par Jésus de répandre son message en Asie du Sud. Dès le IV^e siècle, on trouve plusieurs récits en latin racontant le voyage des deux missionnaires, et d'autres rédigés dans d'autres langues, dont le syriaque¹⁴. Le lapsus qui insère les textiles sud-asiatiques dans la Vulgate reflète la position de Jérôme, qui se situe au croisement entre la Rome antique et l'ère paléochrétienne, deux époques qui se donnent chacune leur image du sous-continent.

L'erreur commise par saint Jérôme permet aux textiles sud-asiatiques de rester disponibles en tant que concepts, en tant qu'objets porteurs de signification, en dépit du fait qu'ils disparaissent presque totalement du continent européen jusqu'à la fin du XVII^e siècle. C'est à partir du pape Grégoire I^{er} (Grégoire le Grand, v. 540 – 604) que naît la tradition des commentaires de la formule de Jérôme par les théologiens de la fin de l'Antiquité et de l'époque médiévale ; les textiles teints sud-asiatiques deviennent alors une métaphore pour désigner le monde aussi désirable que damnable de la chair. Dans son exégèse du Livre de Job (*Moralia, sive Expositio in Job*, généralement désignée sous le titre *Moralia*), Grégoire reprend le passage où Jérôme affirme que les textiles teints de l'Asie du Sud ne peuvent rivaliser avec la sagesse divine, et ajoute une glose condamnant le sous-continent, ses produits et ses habitants, emblèmes du Mal : « Elle [la sagesse divine] ne peut se comparer aux teintures de l'Inde – La sagesse de Dieu surpasse infiniment l'éclat de la fausse philosophie ! Que signifie donc l'Inde, où les hommes naissent avec la peau noire, sinon ce monde même, où la sombre existence des hommes est engendrée par le péché ? Les teintures de l'Inde sont les sages de ce monde qui, bien que souillés par l'absence de foi et souvent par leurs actions, se présentent aux yeux des hommes sous la couleur extérieure de l'honnêteté. [...] La sagesse de Dieu ne peut se comparer dans ses commandements aux teintures

3. Guillaume Nicolas Delahaye (d'après Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville), Carte pour le mémoire sur Ophir..., 1759, Paris, BnF, département des Cartes et Plans.

de l'Inde, car, même si elle ne possède pas les faux ornements de l'éloquence, elle est agréable comme un habit dépourvu de fausses couleurs¹⁵. »

Le commentaire de Grégoire instaure un système d'oppositions entre le coloré et le blanc, le faux et le vrai, le terrestre et le divin, en dissertant sur le thème original du texte : les choses de Dieu sont supérieures aux choses terrestres, quel que soit l'attrait apparent de ces dernières. En incorporant l'Asie du Sud dans ce schéma, le texte reconnaît que ces « teintures », comme le vernis vertueux de l'existence des hypocrites ou les beaux ornements rhétoriques du discours des sophistes, sont d'aspect agréable. La sagesse divine, en revanche, ne possède pas ce caractère d'évidence. Le fait qu'elle plaise « sans teinture » (*sine tinctura placet*), signifie peut-être qu'elle plaît *malgré* l'absence de teinture. Les textiles colorés attirent les sens (« les yeux des hommes »), reconnaît Grégoire, mais en dépit de leur charme, ils sont en définitive trompeurs et ne doivent pas être préférés au simple tissu blanc. Grégoire reconnaît donc la supériorité matérielle des étoffes teintées sud-asiatiques sur les produits européens plus ordinaires, tout en les critiquant avec virulence, car ils sont source d'une tentation qui détourne l'homme de la vie spirituelle.

4. Grégoire le Grand, feuillet tiré des *Moralia* [...] in *Job*, Naples, v. 1480, Baltimore, The Walters Art Gallery.

L'opposition entre blanc pur et couleur trompeuse pourrait sans doute ici s'étendre à la couleur des Sud-asiatiques et donc, peut-être à une différenciation physique qui marquerait une infériorité présumée par rapport à d'autres peuples. Grégoire affirme que les Sud-asiatiques représentent la corruption du monde, non seulement parce qu'ils fabriquent de belles étoffes teintées, mais parce qu'ils sont eux-mêmes « noirs ». Leur peau sombre évoque l'association avec le péché, et Grégoire trace une analogie entre sexualité humaine corrompue qui engendre « la sombre existence des hommes », et la fécondité de l'Inde « où les hommes naissent avec la peau noire ». Le sous-continent fait ici implicitement figure de matrice, source de vie mais aussi véhicule du péché. Grégoire ne pousse cependant pas l'équation morale jusqu'à son terme. S'il associe la toile blanche à la vertu et le tissu teint au vice, il ne dit pas que la peau blanche est symbole de vertu parce que la peau noire renvoie au Mal. Son commentaire est en réalité une sorte d'éloge équivoque des Sud-asiatiques à la peau basanée. Même s'il les condamne, ainsi que leurs textiles, il apprécie cependant les qualités matérielles de

ces derniers et, par implication, salue les prouesses artistiques de ce peuple¹⁶. Certes, le christianisme est assimilé à la toile blanche, et le paganisme aux tissus teints et à la peau sombre, mais Grégoire ne semble aucunement en conclure que christianisme et peau blanche ne font qu'un, et on ne détecte chez lui aucun sentiment proto-racial d'une différence européenne.

Toutefois, en imaginant l'Asie du Sud comme un lieu de perdition peuplé d'hommes à la peau noire, les *Moralia* marquent une rupture par rapport aux notions qui circulent sur le sous-continent dans le monde méditerranéen tout au long de l'Antiquité et de la période chrétienne. Certes, bien avant Grégoire, pour les théologiens chrétiens comme pour certains moralistes non chrétiens des I^{er} et II^e siècles, les produits d'Asie du Sud sont synonymes de lointaines contrées et de luxe équivoque. Dans un texte intitulé « De l'ornement des femmes » (*De cultu feminarum*, v. 200), Tertullien, le premier grand penseur chrétien à écrire en latin, condamne les femmes, dont la toilette exige « tout ce qui peut se pêcher au fond des mers de Bretagne ou des Indes¹⁷ ». Les textiles sud-asiatiques, cependant, ne suscitent pas d'inquiétude particulière avant Grégoire le Grand. Dans la pensée chrétienne, le sous-continent est d'ailleurs plus volontiers associé à la nudité qu'au vêtement. Les yogis pratiquant leur discipline ascétique entièrement dévêtus avaient attiré l'attention de l'entourage d'Alexandre le Grand au moment du franchissement de l'Indus en 326 avant notre ère, inspirant le trope du gymnosophe indien (« philosophe nu »), qui connaîtra un succès durable dans la littérature grecque, puis dans les textes latins. Les théologiens chrétiens sont fascinés par les récits décrivant leur nudité et leurs exercices spirituels. Au III^e siècle, le théologien Hilaire, évêque de Poitiers, estime que, même s'ils sont des païens, et donc voués à la damnation, « la sincérité de leurs futilités efforts » est digne de louanges¹⁸.

Les commentaires de Grégoire sur la noirceur des Sud-asiatiques se démarquent des réflexions des chrétiens de son époque. Certes, les populations vivant dans le Sud de l'Inde, lieu d'échanges particulièrement intenses avec Rome, ont la peau plus sombre que nombre d'habitants des régions méditerranéennes. Pline et l'historien Arrien (86-160) évoquent tous deux la peau sombre des Sud-asiatiques¹⁹. Mais, pour la plupart, les auteurs latins de la fin de l'Antiquité ne les qualifient pas

de « noirs », et ne voient pas non plus dans cette caractéristique le signe d'une infériorité morale. Au ^v^e siècle, le poète Venantius Fortunatus (saint Venance Fortunat, v. 530-600), à propos de la mission d'évangélisation des populations du sous-continent confiée à saint Barthélémy, évoque une « Inde jaune pâle ». Quant au grand encyclopédiste Isidore de Séville (530-636), traçant peut-être un lien entre les tissus teints d'Asie du Sud et la couleur de peau de ses habitants, il déclare que la région « produit des hommes à la peau teintée²⁰ ». Mais aucun de ces auteurs (à peu près contemporains de Grégoire) n'attribue une quelconque dimension symbolique ou spirituelle à la pigmentation de la peau²¹.

Les *Moralia* de Grégoire, rompant avec la tradition, donnent une image de l'Asie du Sud et des textiles sud-asiatiques qui se réverbère au cours des siècles suivants. Le texte est « l'un des ouvrages de dévotion exégétique les plus populaires » à l'époque médiévale ; il est souvent cité et inspire nombre de manuscrits enluminés²² (fig. 4). Les commentaires sur les textiles sud-asiatiques ne sont nullement les passages les plus connus ni les plus cités des *Moralia*, mais ils figurent dans des textes latins plus tardifs, et dans les décisions des conciles ecclésiastiques. Le texte est cité et glosé par de grands théologiens, tels le bénédictin Rupert de Deutz (v. 1075 – v. 1129) et le philosophe scolastique Henri de Gand (v. 1217 – 1293), élève d'Albert le Grand, et les deux hommes suivent pour une large part l'interprétation de Grégoire²³. Le point de vue adopté par ce dernier a également influé sur les pratiques. C'est notamment le cas de l'Église anglo-saxonne, qui tient en 785 à Chalcut (aujourd'hui Chelsea) un concile destiné à examiner, entre autres, la tenue des chanoines. Les prélats anglais, estimant que ces derniers ont trop pris goût aux confort terrestres, leur interdisent désormais de porter « des teintures indiennes ou des vêtements coûteux²⁴ ». Cette condamnation vise très probablement davantage le port d'étoffes fines et colorées que les produits sud-asiatiques, extrêmement rares dans l'Angleterre du ^{viii}^e siècle. Pourtant, le fait que le concile ait énoncé sa décision en citant la référence de saint Jérôme au sous-continent démontre que, même dans le cas d'une pénurie de textiles sud-asiatiques, ces étoffes continuent à influencer sur la manière d'envisager le lien entre morale et pratiques vestimentaires dans la pensée européenne.

Les citations du texte de saint Jérôme se raréfient au début de la période moderne. Le document le plus important se référant à Job et aux textiles sud-asiatiques après l'époque médiévale est un traité sur le travail missionnaire effectué auprès des habitants du Nouveau Monde, adressé par le naturaliste jésuite José de Acosta (1539-1600) à Philippe II d'Espagne. Acosta y indique que la valeur des produits exotiques venus de continents lointains, qu'il s'agisse de l'Inde ou des territoires des « Indiens » d'Amérique, ne peuvent se comparer à l'importance de la mission de diffusion de la parole de l'Évangile, plus précieuse que les « teintures de l'Inde » ou l'or et l'argent d'Amérique²⁵. Après le ^{xvii}^e siècle, la référence de la Vulgate à l'Asie du Sud est quasiment abandonnée, peut-être parce les textiles sud-asiatiques sont de plus en plus présents en Europe, éliminant le besoin de citer des références anciennes. Tout en disparaissant progressivement de la conscience théologique, l'expression « teintures de l'Inde » ne s'effacera des textes sacrés qu'en 1979, date à laquelle une Vulgate révisée (*Nova Vulgata*) inspirée des dernières recherches bibliques sera publiée à l'issue de Vatican II (1962-1965). Exhumée de la Bible, la longue histoire de l'intérêt suscité par l'erreur commise par saint Jérôme et des commentaires auxquels elle a donné lieu témoigne de la fascination durable des Européens pour les textiles sud-asiatiques tout au long d'un millénaire de contacts sporadiques entre ces deux extrémités de l'Eurasie.

Ce texte a été traduit
par Françoise Jaouën.

Blake Smith, Northwestern University, EHESS
blakesmith2018@u.northwestern.edu

1. Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, XIX, 22 ; cité dans Jacques André, Jean Filliozat, *L'Inde vue de Rome : textes latins de l'Antiquité relatifs à l'Inde*, Paris, 2010, p. 100-101.
2. Christophe Rivaud, *Les Relations entre le monde indien et l'Empire romain : une introduction*, Paris, 1999, p. 25-26. Voir également Frederico de Romanis, André Tchernia (dir.), *Crossings: Early Mediterranean Contacts with India*, New Delhi, 1997 ; Matthew Fitzpatrick, « Provincializing Rome: The Indian Ocean Trade Network and Roman Imperialism », dans *The Journal of World History*, 22, 1, 2011, p. 27-54.
3. Michel Morineau, « Le défi indien, XVII^e et XVIII^e siècles », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 82, 1995, p. 27-53.
4. Grant Parker, *The Making of Roman India*, Cambridge, 2008, p. 156 ; *Idem*, « Topographies of Taste: Indian Textiles and Mediterranean Contacts », dans *Ars Orientalis*, 34, 2004, p. 19-37.
5. Concernant l'impact des textiles sud-asiatiques sur la consommation et l'industrialisation en Europe, voir Maxine Berg, « Asian Luxuries and the Making of the European Consumer Revolution », dans Maxine Berg, Elizabeth Eger (dir.), *Luxury in the Eighteenth Century: Debates, Desires and Delectable Goods*, Londres, 2003, p. 228-244 ; Prasannan Parthasarathi, *Why Europe Grew Rich and Asia Did Not: Global Economic Divergence, 1600-1850*, Cambridge, 2011.
6. Dans la même veine, Elizabeth Ann Pollard montre que le monde méditerranéen de la fin de l'Antiquité reste fascinée par les articles « magiques » du sous-continent, alors que se tarit l'approvisionnement en amulettes, encens et autres articles en provenance de cette région du monde, « Indian Spices and Roman "Magic" in Imperial and Late Antique Indomediterranea », dans *Journal of World History*, 24, 2013, p. 1-23.
7. Edgar Houlotte, *Symbolique du vêtement selon la Bible*, Paris, 1966.
8. Louisa Bellinger, *The Bible as a Sourcebook for the Study of Textiles*, Washington DC, 1958.
9. Athalya Brenner, *Colour Terms in the Old Testament*, Sheffield, 1982.
10. Annemarie Stauffer, *Textiles of the Late Antiquity*, New York, 1995, p. 14-15.
11. L'hébreu dit « ketem Ophir ». Pour Scott C. Jones, Jérôme a tout simplement « deviné » et traduit la formule par « tinctis Indiae coloribus » (*Rumors of Wisdom: Job 28 as Poetry*, Berlin, 2009, p. 220). Sur la confusion concernant la localisation d'Ophir, voir Philip Mayenson, « A Confusion of Indias: Asian India and African India in the Byzantine Sources », dans *Journal of the American Oriental Society*, 113, 2, 1993, p. 169-174.
12. Parker, 2008, cité n. 4, p. 155.
13. Parker, 2008, cité n. 4, p. 252.
14. Parker, 2008, cité n. 4, p. 301.
15. « Non conferetur tinctis Indiae coloribus. Quantum praestat Dei sapientia fucatae nitore sermonis philosophiae. Quid enim per Indiam quae nigrum populum mittit, nisi hic mundus accipitur, in quo vita hominum per culpam obscura generatur. Tincti autem colores Indiae sunt huius mundi sapientes qui, quamvis per infidelitatem et plerumque per actionem foedi sint, ante humanos tamen oculos suspenductae honestatis colore fucantur [...] In mandatis igitur suis Dei sapientia non conferetur tinctis Indiae coloribus, quia, dum fucata eloquentia ornamenta non habet, quasi vestis sine tinctura placet », Grégoire le Grand, *Moralia, sive Expositio in Job*, cité dans André, Filliozat, 2010, cités n. 1, p. 316-317.
16. Claude Dagens a analysé ce passage en le replaçant dans son contexte théologique dans « Grégoire le Grand et la culture : de la "sapientia huius mundi" à la "docta ignorancia" », dans *Revue d'études augustinienes*, XIV, 1-2, 1968, p. 17-26.
17. Tertullien, *De cultu feminarum*, cité dans André, Filliozat, 2010, cités n. 1, p. 138-139.
18. Hilaire de Poitiers, *Instructio Psalmorum*, dans André, Filliozat, 2010, cités n. 1, p. 208-209.
19. Parker, 2008, cité n. 4, p. 93.
20. Venantius Fortunatus, *Carmina*, 5.2, 13 ; Isidore de Séville, *Etymologiae*, 14.3, 5-7 ; André, Filliozat, 2010, cités n. 1, p. 322-323.
21. Concernant les notions de race en général à l'époque, voir Frank Snowden, *Before Color Prejudice: the Ancient View of Blacks*, Cambridge [Mass.], 1983. Grégoire avait peut-être un intérêt plus grand que ses pairs à donner une interprétation négative de la peau noire. Dans un commentaire sur un verset d'Isaïe (XVIII, 1), il compare les Éthiopiens à la peau noire aux pêcheurs de ce monde, dans des termes comparables à ceux qu'il utilise dans son commentaire sur Job (*Sancti Gregorii papae, cognomento magni, opera omnia*, Venise, 1775, XV, p. 36). Voir Jean Devisse, *The Black in Western Art, I. From the Early Christian Era to the Age of Discovery*, Cambridge [Mass.], 2010. Voir également Jean-Michel Massing, « Washing the Ethiopian, once more », dans *Florilegio de estudios de Emblemática. A Florilegium of Studies on Emblematics*, La Corogne, 2004, p. 509-520 ; Jean-Michel Massing, Elizabeth McGrath (dir.), *The Slave in European Art: From Renaissance Trophy to Abolitionist Emblem*, Londres, 2012.
22. Judson Boyce Allen, « God's Society and Grendel's Shoulder Joint: Gregory and the Poet of Beowulf », dans *Neuphilologische Mitteilungen*, 78, 3, 1977, p. 230-241.
23. Henri de Gand, *Henrico de Gandavo opera omnia*, R. Macken (éd.), Louvain, 1979, v. 18, p. 77-80 ; Rupert de Deutz, *Opera*, Venise, 1749, I, p. 472.
24. *Concilia magnae brittanae: a synodo verolamiensi A.D. CCCXLVI ad Londinensem A.D. MDCCXVII*, David Wilkins (éd.), Londres, 1737 ; James Campbell, *The Anglo-Saxon State*, Londres, 2000, p. 99.
25. Clifford Ando, Anne McGinness, Sabine MacCormack, « Ancient Authorities Intertwined: Natural Philosophy, History and Theology in the Writings of José de Acosta, S.J., 1540-1600 », dans *Journal of Jesuit Studies*, 2, 1, 2015, p. 1-35.